

Hélène Guy  
Université de Sherbrooke

## La traversée de Charlevoix en ski

Le désir de la traversée n'exprime rien de moins qu'un besoin profond de modifier son parcours, d'intégrer une ligne brisée dans la carte de son quotidien, car le passage d'un lieu à un autre n'est ni direct ni rassurant. C'est avec un genou blessé que j'ai dû effectuer cette combienième traversée dans la neige pour atteindre cet espace que je ne pouvais nommer autrement que par le recours aux clichés, à ces clichés qu'on utilise pour justifier notre départ aux sédentaires qui ne saisissent pas cette quête d'équilibre en mouvement. J'ai donc expliqué à mes collègues que le ski faisait partie de mon travail de recherche et ils ont bien ri, comme on plaint les professeurs d'université qui voyagent souvent, les pauvres! Plus perspicaces, mes proches n'ont pas insisté devant mes justifications, devinant peut-être que ma recherche traversait les frontières de la recherche littéraire pour toucher à autre chose de plus fondamental qui aurait tôt ou tard des répercussions sur plusieurs plans, bref, on ne part pas sans raison.

Parmi ces raisons que l'on donne spontanément, sans y réfléchir, à qui veut bien s'attarder à nous quelques instants, il est question de la distance à parcourir : 100 kilomètres de ski hors piste à raison de 15 à 20 kilomètres par jour avec des dénivelés moyens de 400 mètres. Devant l'admiration des sportifs du dimanche, l'exploit de la traversée se dessine de lui-même, surtout lorsqu'on ajoute que nous porterons nos

Hélène Guy, « La traversée de Charlevoix en ski », Rachel Bouvet et Kenneth White [éd.], *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 18, 2008, p. 49 - 57.

## LA TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX EN SKI

bagages, soit plus de quinze kilos sur le dos, et que nous fixerons des peaux de phoque sous nos skis pour rendre possibles les montées, alors nous sortons des rangs. Inutile d'ajouter que nous ne serons que deux, sans guide ni cellulaire, que mon compagnon Daniel n'a jamais skié dans de telles conditions, mais en revanche, il court des triathlons et j'ai de l'expérience en montagne. Ainsi, nos espérances de paysages grandioses, de chalets confortables, de repas équilibrés, de balises bien visibles, de traces dans la poudreuse ou de soleil de printemps ont attisé notre désir d'effectuer cette traversée légendaire. Pourtant, dès les premiers pas de glisse, toutes ces images ont fondu comme neige au soleil : le mouvement de la traversée ne conduit nulle part ailleurs que vers soi.

Les lieux de départ et d'arrivée d'une traversée nous apparaissent clairs uniquement lorsqu'on s'en éloigne. Bien sûr, de l'accueil d'Eudore Fortin à Saint-Urbain jusqu'à l'arrivée au mont Grands Fonds à La Malbaie, la voie est balisée, mais nous la traçons nous-même, chacun pour soi. Il suffit de s'imaginer dans un mouvement inverse pour voir jusqu'à quel point la traversée s'avère essentielle. On ne part pas sans quête, même si elle ne se dessinera qu'au fil des pas sur la piste. Affirmer cela, c'est accepter qu'un nouvel équilibre s'installe durant le trajet, un nouvel équilibre qui surviendra après avoir skié du matin au soir, tombé des dizaines de fois dans la neige transformée, mis et remis son sac à dos à chaque chute, en somme, vécu sobrement dans la neige jusqu'au col.

C'est au moment où s'impose le changement que débute le trajet, sinon pourquoi partir, et ce n'est qu'au point de non retour qu'il prend fin, nous obligeant à vivre autrement, à reconfigurer notre vie.

\*

La neige transforme bien des routes en pistes de ski durant la saison froide. Voilà pourquoi les affiches s'enfoncent

## HÉLÈNE GUY

progressivement jusqu'au moment où elles perdent leur sens. C'est peut-être pour cela que j'ai voulu partir sur skis, pour éviter d'être ensevelie par des consignes toujours plus lourdes qui définissent ma vie professionnelle. Oui, je respire à fond, car j'ai déjà effectué un long trajet pour que le poste que j'occupe dans une université soit mien, pour que les affiches que je fixe aux arbres ne disparaissent pas, pour que la passion qui me pousse à grimper les montagnes, à traverser les cols, à franchir pas à pas des espaces fragmentés soit partagée par les étudiantes et étudiants, qu'ils en soient au chasse-neige sur piste damée ou au télémark dans la poudreuse. De la même manière que l'on peut espérer un chalet lorsque sont indiqués blanc sur rouge les cinq derniers kilomètres, j'ai ardemment souhaité que d'autres chercheurs se trouvent près de la roche dans le tournant, en bas de la côte, pour amorcer la prochaine montée vers ce territoire à défricher que devient la géopoétique en milieu universitaire. C'est probablement ainsi que se croisent les routes des nomades, de ceux qui osent porter tout leur avoir sur leur dos, sachant qu'au détour, ils sauront lire ensemble la métamorphose des paysages, des arts et des sciences. Dès lors, malgré nos regards qui se heurtent sans cesse vers de nouvelles côtes escarpées, durcies par le gel de la nuit, chacun des mètres gravis à force de ténacité nous rapproche de nous-mêmes en tant que chercheurs protéiformes. Derrière nous disparaissent les histoires littéraires et les dictionnaires thématiques sous la barre des nuages : nous explorons d'autres lieux où la logique des avoirs publics n'entraîne plus le découpage de la matière. Au contraire, nous additionnons nos forces pour transporter vers le sommet de nouveaux instruments que nous nommerons en temps et lieux, car nous sommes certains qu'une traversée à ski ne s'effectue pas autrement que par pas alternatifs, dans un rapport de complicité. Le mouvement de la cordée devient celui que nous privilégions, masquant ainsi les frontières que nous traversons le plus naturellement du monde.

Ce partage équitable du rêve, du rêve de la traversée, je le vis avec Daniel qui a emprunté des chemins similaires, ce qui

## LA TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX EN SKI

me rassure sur ses capacités à réagir en situation d'urgence bien plus que s'il avait skié des milliers de kilomètres en autonomie complète. Voilà pourquoi nous nous taisons la plupart du temps. Comme moi, il peîne dans les descentes et respire dans les montées, ce qui surprend les profanes qui ne réalisent pas encore qu'un sommet n'est réellement atteint qu'au retour des voyageurs. Ainsi en est-il d'une traversée. Pour l'instant, nous nous concentrons sur le mouvement de nos skis sur la neige, lisant tour à tour le degré de difficulté inscrit à même le tracé en escalier ou en ligne droite de celui qui ouvre la piste. Alors, même à dix minutes d'écart, nous ne sommes jamais seuls. Le premier s'arrête soit à une affiche indiquant le nombre de kilomètres qu'il nous reste à parcourir durant la journée, soit en bas d'une côte accidentée. De cette façon, nous sommes toujours prêts à intervenir. Même chose pour l'eau à puiser au ruisseau, pour l'écorce à cueillir en chemin, pour l'attisée de la nuit, aucune discussion n'a été nécessaire. Nous ne voulions ni l'un ni l'autre voyager au sein d'un groupe d'inconnus, alors on a développé suffisamment de connivence pour notre bon plaisir et notre sécurité. Je me rends compte que c'est désormais ma voie : choisir les gens avec lesquels je veux vivre et travailler parmi tous ceux qui m'entourent. Au diable les autres!

Rien ne se passe durant une traversée : on avance lentement à travers la forêt sur des pistes étroites, croisant parfois les larges routes de motoneiges. Quatre personnes en sept jours : on ne peut dire que ces chemins de neige soient très fréquentés. Pourtant, il y a tant d'histoires qui s'y déroulent. Avec le temps doux, une moufette s'est promenée dans le sentier, balisant à intervalles réguliers la piste en jaune, odeur incluse, durant deux kilomètres, jusqu'au ravage d'originaux. À voir le nombre de frottages et leur étendue, l'odeur du mâle en rut a dû attirer bien des femelles l'automne dernier et repousser nombre de concurrents. Plus loin, un tas de plumes et de sang : une gelinotte a été dévorée. En forêt, on voit ce que l'on mange : on devient responsable de ses proies. Mon esprit dérive

## HÉLÈNE GUY

en regardant cela : c'est devenu si facile pour les hommes d'attaquer, puis de se défilier. Les blessés sont presque toujours cachés, qu'il s'agisse de femmes violées qui se taisent, de bons seconds que choisissent les grands parleurs pour masquer leur incompetence ou de cette multitude de gens qui n'ont que des droits. J'en veux alors à la terre entière en constatant jusqu'à quel point le système des prédateurs est doux en comparaison du nôtre : personne n'est jamais responsable de rien et moi je paie. Ici, au moins, aucun fraudeur ne peut prétendre avoir la fameuse épinglette de *La traversée de Charlevoix* sans l'avoir complétée. Et il n'existe qu'un seul chemin : celui qui conduit à soi. Au fond, c'est peut-être pour cela qu'il demeure relativement désert. Qui a envie d'aller vers l'essentiel alors que toute notre société s'en éloigne?

\*

Le chemin de la traversée se dessine à mesure que les lieux reviennent, ce qui advient constamment dans un parcours formé de quatre ou cinq repères : une piste dans le boisé, une montée ou une descente, un point de vue, un refuge, des traces dans la neige. En effet, lors de la seconde nuit dans un chalet semblable au premier, nos gestes ont commencé à devenir routiniers, comme si l'on parcourait des dizaines de kilomètres de ski par jour depuis des générations. J'ai alors saisi pourquoi Eudore Fortin, fils de coureur des bois, avait pu tracer ce sentier dans l'arrière-pays : il connaissait ces lieux de l'intérieur. Il savait alors comment relier des sites de grand intérêt par des pistes jointes aux tracés des chasseurs, comme on agence des mots pour qu'en surgisse le sens. C'est ainsi que ce pionnier que j'avais rencontré vingt-cinq ans auparavant dans un stage d'escalade m'accueillait de nouveau pour des raisons semblables. Rien n'avait vraiment changé, sauf les moyens mis à notre disposition : lui, homme d'affaires, au milieu de ses équipements informatiques de pointe et moi, professeure d'université, skis aux pieds et carnet en main. Ce qui m'a frappée, c'est que même si nous avions troqué

## LA TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX EN SKI

nos instruments, nous n'avions pas réduit notre territoire, au contraire. Eudore ne semblait pas du tout à l'étroit dans son bureau quand il nous a raconté comment il avait organisé un séjour pour un groupe de Japonais en deux heures à peine. Cela m'a étonnée, moi qui associe toujours le dehors à la liberté et le dedans aux obligations, d'autant plus que depuis mon entrée à l'université, j'ai l'impression d'avoir quintuplé mon temps en dedans. En empruntant la piste d'Eudore, j'étais aussi désorientée par cette nouvelle aventure géopoétique que par les deux premières qui se sont déroulées en alpinisme dans les Alpes. Ma question, fort simple, demeurait toujours la même : comment relier la « géo » à la « poétique »? Ayant toujours eu un sac à dos et un sac d'école, je n'arrivais pas à en porter un seul, bien que ce soit mon rêve depuis belle lurette! J'ai quand même trouvé, acheté et apporté un carnet aux feuilles imperméables pour inventer le trait d'union entre la neige et la page blanche. J'ai alors découvert que l'enjeu de la traversée se cachait là, à la jonction de tous ces espaces que j'occupais pleinement sans pourtant pouvoir les relier, tant je craignais que les uns dévorent les autres. Je m'étais donc fabriqué des frontières, par exemple, entre mon travail universitaire et mon plaisir de lire et de créer, entre mon travail de guide en plein air et mon plaisir de vivre dehors; bref, en voulant protéger ce que j'aimais le plus, le contraire s'est produit. Je n'écris presque plus et je ne vais dehors que le dimanche : j'exagère à peine! Au contact d'Eudore, j'ai bien compris que ces frontières signifiaient la guerre et que j'allais nécessairement modifier cet aménagement en parcourant les cent kilomètres de la traversée avec, pour tout avoir, uniquement un crayon et un compagnon de ski. Bref, j'ai retrouvé le mouvement de la glisse en laissant mes mots filer sur la feuille et mes skis sur la neige, dans une recherche d'équilibre en harmonie avec la « géo » et la « poétique », si bien qu'au milieu du trajet, j'ai senti que je devais écrire et présenter un texte qui prendrait la forme de manifestations, dans le sens où les mots proviennent de la terre. Je voyais cet axe horizontal dans lequel j'évoluais se

## HÉLÈNE GUY

modifier : au lieu de juxtaposer mes activités, elle-mêmes trop bien encadrées, j'allais les recadrer dans un axe vertical qui permettrait alors à mon énergie de circuler de la terre jusqu'à mes cheveux et vice versa, par strates. Plus l'expérience de la traversée prenait corps en moi, plus cette nécessité de vivre en équilibre et en harmonie s'imposait. J'en ai conclu que le mouvement de la traversée géopoétique ne permettait ni demi-mesure ni repli dans quelque strate que ce soit. Il fallait au contraire apprendre à déployer nos ailes d'albatros pour entreprendre la migration ultime : celle d'unifier toutes les strates intellectuelles, créatrices, physiques, intimes qui nous habitaient en alternance afin de s'en prévaloir; autrement dit, affirmer comme l'a fait Kenneth White en parlant de géopoétique, qu'il « s'agit d'un *mouvement* qui concerne la manière dont l'homme fonde son existence sur terre<sup>1</sup> ». Dans ce sens, pour moi, *La traversée de Charlevoix*, au même titre que mes séjours en haute montagne, s'est tout à fait inscrite dans ce mouvement géopoétique, car elle m'aura permis « d'accomplir, pas à pas, une exploration, une investigation, en [me] situant, pour ce qui est du point de départ, quelque part entre la poésie, la philosophie et la science<sup>2</sup> ».

\*

Skis aux pieds, j'ai effectué *La traversée de Charlevoix* dans le but d'écrire un texte qui puisse respirer, se distancier des idées désincarnées, pour rappeler les pas alternatifs dans les montées, le vertige dans les descentes. Et les chutes sac au dos! Ainsi, la méditation qui s'installe durant cinq ou six heures de ski aura permis à un récit de surgir, non pas d'un projet de création, mais d'un parcours géopoétique, bref, de l'expérience.

---

<sup>1</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 12.

<sup>2</sup> *Ibid.*

## LA TRAVERSÉE DE CHARLEVOIX EN SKI

Fait intéressant, la haute montagne n'existe pas au Québec, mais à force de vivre dans la neige, de glisser sur les pentes, de grimper sur des cascades de glace et d'évoluer dans les grands froids, l'appropriation de l'environnement alpin semble à portée de main. Seule l'altitude reste à apprivoiser. C'est probablement pour cela que mon passage ultérieur de Charlevoix à Chamonix s'est fait le plus naturellement du monde. Il en va de même pour mon rapport à l'écrit : tant du côté de la création du récit et des poèmes que de l'appréciation des œuvres littéraires, l'ambiance de l'expédition hivernale perdure par tous ces mots qui nomment le paysage. Ainsi, la traversée géopoétique de la grande forêt à la haute montagne est facilitée par cette culture partagée par tous les gens du froid.

Enfin, comme l'exprime si bien Alexandra David-Néel, le parcours de l'écriture ne saurait exister sans celui du voyage où les lieux et les gens prennent sens.

Le but de mes voyages a toujours été uniquement la satisfaction de ma curiosité, et cette curiosité concerne ce que j'appelle des « paysages ». J'applique ce terme, suivant son acception ordinaire, à la nature physique et c'est pour moi une joie extrême de parcourir des régions peu connues ou, encore mieux, inconnues, de contempler leur visage fait de montagnes, de rivières, de vallées, de forêts, de fleurettes et de cailloux, toutes ces choses vivent d'une vie si intense et racontent de si merveilleuses histoires à qui leur prête une oreille attentive. Mais j'entends aussi « paysage » dans un autre sens que je lui ai donné. « Paysage » c'est la vie des hommes : ce qu'ils en laissent voir dans leur conduite qui tisse l'étoffe de l'histoire, mais bien plus « paysage » ce sont les idées, les pensées, les croyances, les désirs, les amours et les haines, les peurs, les espoirs et tout le contenu de ce que les gens

HÉLÈNE GUY

d'Occident appellent l'âme et qui, loin d'être  
« contenu » dans une âme, constitue, sans doute,  
l'ensemble mouvant qui est l'âme elle-même<sup>3</sup>.

À travers les écrits des grands alpinistes et des voyageurs du froid se dégage une manière singulière d'appréhender le monde, de vivre au rythme de la terre. Ce n'est pas parce que l'alpiniste a des crampons et des piolets pour se déplacer verticalement en haute montagne que son expérience du paysage est nécessairement sportive. Il en est de même pour le skieur qui doit porter son sac à dos pour parcourir en toute sécurité les montagnes inhabitées du Québec. Là où l'expérience l'emporte sur l'exploit, les écrits deviennent fertiles. Voilà le sens de mon parcours géopoétique en montagne.

En bout de course, que retenir de tant de textes écrits sur la montagne si ce n'est cette phrase de Kenneth White qui, mieux que je ne saurais le dire, exprime cette montagne qui est devenue mienne, tant dans l'arrière-pays de Charlevoix que dans les Alpes :

Étant donné ce qui vient d'être dit, il est évident que dans la littérature vers laquelle je vais me tourner maintenant, il sera question, non pas d'exploits, de performances techniques, de sport, encore moins de drames et d'aventures, mais de ce qu'on pourra appeler « l'expérience de la montagne », la *haute* expérience de la montagne, et de tentatives faites pour la cerner, l'exprimer. Cette expérience est fondée sur la rencontre avec la matière brute, avec le vent, la lumière, l'espace, le vide<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Alexandra David-Néel, *Au cœur des Himalayas. Le Népal*, Paris, Petite bibliothèque Payot, coll. « Voyageurs », 2004, p. 74.

<sup>4</sup> Kenneth White, *Poétique de la montagne*, Bruxelles, Les Éditions du Héron, coll. « Latitudes », n°1, 1998, p. 9.